

DIMANCHE DE LA PASSION

Dimanche 17 mars 2024

Alors que notre cœur se serre à la pensée des victimes de la guerre qui fait rage en ce moment sur notre continent, la liturgie dirige notre regard vers celui qui est pour nous – et pour tous, s'ils le veulent bien – la clef de notre espérance, « la Résurrection et la Vie » comme il l'affirme à Marthe venu pleurer son frère Lazare.

Lorsque Jésus déclare : « Abraham a eu un ardent désir de voir mon jour et il l'a vu », nous touchons au cœur des longues controverses qui structurent l'évangile de S. Jean. Affirmation que ses auditeurs prennent pour une antériorité temporelle incompréhensible et une supériorité personnelle intolérable : cet homme qui « n'a pas même 50 ans » serait plus important que le patriarche de qui procède tout le peuple ! Alors Jésus va plus loin et lève le voile : « Avant qu'Abraham fût, je suis ». Jésus change radicalement de registre : il ne se range plus parmi les partenaires humains de l'Alliance, il s'identifie au partenaire divin. Ce « Je suis », ce présent intemporel, c'est justement l'expression par laquelle Dieu se désigne lui-même à Moïse dans le désert. En prononçant le Nom divin et en se l'attribuant, Jésus révèle son identité profonde : il est Dieu, Dieu venu dans la chair, pour faire miséricorde à son peuple. Mais cette révélation n'est pas reçue, car elle est trop choquante pour les oreilles d'un juif pieux. Elle sonne comme une intolérable usurpation d'identité, comme un blasphème : on ramasse des pierres pour le lapider...

C'est pourtant cette révélation qui est au principe de la confession de foi chrétienne. C'est ce que montre l'épître : Jésus est le médiateur d'une Alliance nouvelle et meilleure parce que son sacrifice, offert une fois pour toutes, est efficace. Au seuil du temps de la Passion, la liturgie nous rappelle ainsi solennellement la dignité de celui qui va apparaître comme la victime d'un acte qui jette une tache sur toute l'humanité. Toute l'humanité, puisque l'évangile aura soin de noter qu'Hérode et Pilate, d'ennemis qu'ils étaient, seront devenus amis. Le monde romain et le monde juif, le monde religieux et le monde politique. La Passion apparaît ainsi comme le centre de l'histoire : la violence qui court depuis Caïn est confondue par le silence de l'Agneau. Dans le creuset de la Passion, Dieu forge le nouvel Adam, celui qui devient la matrice de l'humanité nouvelle. Celui qui pardonne à ses bourreaux en mourant sur la croix est l'archétype de l'humanité nouvelle, cette humanité à laquelle il donne en testament sa prière : « remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent ». Le Christ en sa Passion est le dernier mot de Dieu sur l'homme. En son Fils, Dieu nous a tout dit. Il n'a plus rien à ajouter à l'histoire, il n'a plus qu'à en révéler l'accomplissement final à travers ces accomplissements partiels que sont nos propres vies. D'une certaine manière, il n'y a pas de temps « après Jésus-Christ » : il n'y a plus que la dilatation jusqu'en l'éternité de ce point d'orgue de l'histoire qu'est Pâques, par l'incorporation progressive de tous les hommes, à commencer par les baptisés, à l'homme par excellence qu'est le Christ. L'archétype de l'humanité nouvelle, celle que nous voulons former, c'est l'homme roué de coups et ruisselant de sang que présente Pilate le vendredi saint à une foule hystérique et manipulée ; c'est aussi l'homme resplendissant de gloire qui s'en va rejoindre au matin du 3^e jour « son Père et notre Père, son Dieu et notre Dieu ». Mais les stigmates de la Passion demeurent sur le corps de gloire, ils en font l'unité même...

Lorsque nous nous interrogeons sur notre temps et sur les temps à venir, nous devons être conscients de cette structuration théologique de l'histoire autour du mystère pascal. La mort et la résurrection du Christ ne sont pas un événement du passé, auquel aurait succédé une ère nouvelle, toute marquée par la lumière pascale et en laquelle nous peinerions à comprendre la présence de zones d'ombre toujours grandissantes comme celle, par exemple des guerres qui dévastent en ce moment notre monde. Non, la mort et la résurrection du Christ sont un événement toujours actuel, elles

retentissent dans un présent indéfini, précisément comme un point d'orgue qui renferme en lui tous les temps jusqu'à la parousie en les passant au crible de sa singularité.

Cela signifie qu'il n'y a pas de temps meilleurs à attendre ici-bas, automatiquement, d'une quelconque évolution du monde, d'un quelconque progrès de la conscience humaine, d'une quelconque « augmentation » ontologique de l'homme. La collusion du pouvoir religieux et du pouvoir politique autrefois scellée contre le Verbe de Vérité, cette collusion se perpétuera jusqu'à la fin, jusqu'à la récapitulation de toutes choses, même si la nature des pouvoirs en cause évoluera selon les lieux et les époques. Un pouvoir religieux qui revêtira cependant toujours la forme d'idéologies et qui exercera son magistère par le biais de media à sa solde. Un pouvoir politique qui assouvira toujours ses ambitions propres en se servant de ce pouvoir religieux qui lui donne une apparence de légitimité. Telle est la figure de ce monde telle que l'a dépeinte l'Apocalypse (ch. 13). Le Dragon se servant de la Bête du pouvoir religieux et politique, l'Antéchrist, celui-ci actionnant l'autre Bête, celle du pouvoir médiatique, le faux Prophète à sa dévotion.

S'il est vrai, comme dit le Concile, que « le mystère de l'homme ne s'éclaire pleinement que dans le mystère du Verbe incarné », il est clair que l'humanité nouvelle que nous voulons former ne peut se dispenser du combat à mort qu'a livré le Christ en sa Pâques. Il est tout aussi clair qu'elle ne pourra jamais pactiser avec ce monde qui gît toujours au pouvoir du Mauvais pourtant déjà frappé à la tête par le nouvel Adam, fils de la nouvelle Eve. En ce sens, « l'ouverture au monde » voulue par certains s'apparente à une illusion : nous ne toucherons pas le monde en nous accommodant à lui, nous ne préserverons même pas notre confort en faisant avec lui la part du feu. Nous ne le convertirons pas non plus par nos efforts les plus sublimes. Car l'humanité nouvelle voulue par le Christ ne peut s'affranchir, tout au long de son histoire, celle de l'Église, des stigmates de la Passion. C'est jusqu'à la parousie que le Dragon, l'Antéchrist, le faux Prophète et leurs séides combattront « ceux qui suivent l'Agneau partout où il va ». On vient de le voir avec cette lamentable affaire d'inscription de l'avortement dans la constitution, et on le verra encore avec celle de l'euthanasie.

La persistance du mal dans l'histoire pourrait nous inciter alors à l'inaction : pourquoi descendre dans l'arène intellectuelle, sociale, politique, économique, prendre des coups, si c'est sans espoir de convertir durablement le monde ? La dilatation à travers l'histoire du point d'orgue que constitue le mystère pascal sonnerait-elle la continuelle déconfiture de ceux qui sont unis au Christ, la défaite de l'Église ? Eh bien non, car c'est la persévérance dans ce combat contre les puissances mauvaises qui signe déjà notre victoire. Une victoire dont la manifestation ne sera qu'eschatologique, lorsque Dieu fera toutes choses nouvelles, « une terre nouvelle et des cieux nouveaux », mais qui est bien inchoative, avec le relèvement du « Maître de la Vie », le Christ. Notre tâche ici-bas n'est pas de convertir un monde inconvertible, et donc encore moins de s'y ouvrir : c'est illusoire, nous avertit S. Paul, « car elle passe la figure de ce monde ». Notre tâche ici-bas, c'est par notre foi et notre témoignage – et cela dans tous les domaines : ecclésial, familial, professionnel, social, politique – de faire passer le plus d'âmes de la cité terrestre vouée à la perdition à la cité céleste du salut. On peut tout au plus essayer d'investir les rouages et les institutions de la cité temporelle, d'en ruiner les structures de péché, afin d'y implanter ce minimum visible de chrétienté – c'est-à-dire aussi d'ordre et de tranquillité – qui enfantera les âmes à la citoyenneté véritable, « celle des cieux » nous dit S. Paul.

Gardons-nous ainsi d'un pessimisme ou d'un optimisme qui ne seraient qu'humains face aux défis du moment. Ces défis du moment sont, sous une forme ou une autre, ceux de toujours, ceux qui ont cours depuis le meurtre d'Abel et qui dureront jusqu'à l'ultime manifestation de l'Antichrist. Enracinons-nous plutôt dans l'espérance théologique : nos combats temporels ne seront jamais vains – que nous soyons vainqueurs ou vaincus sur ce plan-là – s'ils sont livrés avec les armes de la foi. Car alors la charité qui les sous-tend, participant de celle du Christ en sa Pâques, nous donne déjà de participer aussi à la glorification du Seigneur, nous et ceux que notre témoignage aura marqués.